



Genre

Drame

**Adapté pour
les niveaux**

À partir de la 2^{de}

**Disciplines
concernées**

Histoire · EMC ·
Anglais



Un film de Costa-Gavras

États-Unis · 1982 · 122min

Chili, 1972. Un journaliste américain, Charles Horman et son épouse Beth, s'installent à Santiago. Le 11 septembre 1973, un coup d'état militaire éclate et Charles disparaît brutalement. Son père, Edmund Horman, homme d'affaires new-yorkais décide de venir en aide à sa belle-fille pour tenter de le retrouver...

Production Edward et Mildred Lewis
Scénario Costa-Gavras et Donald E. Stewart d'après le livre de Thomas Hauser – **Avec Jack Lemmon** (Edmund Horman), **Sissy Spacek** (Beth Horman), **John Shea** (Charles Horman), **Melanie Mayron** (Terry Simon), **Charles Cioffi** (Ray Tower)...

Missing

Palme d'or en 1982, **Missing, porté disparu** est la première incursion du cinéaste Costa-Gavras dans le cinéma hollywoodien. Il raconte le combat d'un père dans sa quête de vérité sur la disparition de son fils dans le Chili du général Pinochet.

Le 11 Septembre 1973, le gouvernement, légalement élu, du président Salvador Allende est renversé lors d'un putsch orchestré par les militaires chiliens avec le soutien des États-Unis. Le 17 septembre, Charles Horman, jeune journaliste américain, est arrêté à son domicile et ne donnera plus aucun signe de vie. Inspiré d'un livre enquête de Thomas Hauser (*The Execution of Charles Horman*) publié en 1978, **Missing** raconte le combat de son père Edmund pour connaître la vérité sur la disparition de son fils. Au moment du tournage, de nombreux pays d'Amérique latine (Salvador, Nicaragua, Argentine...) sont encore concernés par ces « disparitions forcées » sous des régimes dictatoriaux. Pour le réalisateur, ce qui importe c'est la « situation des disparus ». Il choisit donc de se focaliser sur l'histoire personnelle de Charles et la relation

qui l'unit à son père, « la vieille génération face à la nouvelle ». Lorsqu'il arrive à Santiago, Edmund Horman, bouleversant Jack Lemmon, est en désaccord avec la manière de vivre de son fils. Peu à peu, il le redécouvre au contact de sa femme Beth et de ses amis. Dans son enquête, il est confronté à l'horreur et l'arbitraire dans un pays en plein chaos et se heurte aux mensonges d'une ambassade, complice du pouvoir en place. Particulièrement bien documenté, **Missing** constitue un excellent témoignage sur le putsch et la répression. Dans ce film, au rythme soutenu, Costa-Gavras dépeint un drame familial et intimiste au cœur de la tragédie du peuple chilien tout en décrivant parfaitement le fossé générationnel qui a marqué les années 1970. ♪

Guerre Froide et ingérences politiques en Amérique latine

La doctrine Monroe, édictée en 1823 par le président James Monroe, est un ensemble de principes qui fonde la politique extérieure des États-Unis au XIX^{ème} siècle. Elle acte le principe de non-intervention réciproque des Européens et des Américains sur leurs continents respectifs et défend aux Européens toute ingérence sur l'ensemble du continent américain, de l'Alaska à la Terre de feu en passant par l'Amérique latine. Les États-Unis se posent ainsi en défenseurs des pays latino-américains traduisant implicitement une volonté de contrôle politique et d'impérialisme économique et idéologique. Réaffirmée au début du XX^{ème} siècle, par le président Theodore Roosevelt, elle conduit les gouvernements successifs à de nombreuses interventions militaires comme la guerre hispano-américaine en 1898, au Nicaragua en 1899 ou au Honduras en 1903.

Après la Seconde Guerre mondiale, les pays d'Amérique latine affichent une volonté d'émancipation de la tutelle étasunienne provoquant de nombreuses tensions et un climat d'instabilité. Pourtant, avec la Guerre froide, la doctrine Truman d'endiguement du communisme s'inscrit dans la continuité de la doctrine Monroe. C'est une politique de sécurité nationale, coordonnant les services diplomatiques, militaires, économiques et culturels, sous l'autorité du président qui consacre l'interventionnisme comme nouvelle orientation géopolitique. Elle s'accompagne en 1947 de la naissance de la CIA (Central Intelligence Agency), une agence présidentielle chargée du renseignement extérieur. Dans cet affrontement idéologique opposant les États-Unis à l'URSS, l'Amérique latine devient un terrain d'affrontement, où chaque camp tente d'étendre sa sphère d'influence à grands coups d'ingérences politiques et économiques.

Durant cette période de regain de tensions, cristallisée par la crise des missiles à Cuba en 1962, la CIA agit de manière circonstancielle et opportuniste afin de promouvoir le mode de vie et le système politique, économique et culturel américain. Ce que Costa-Gavras décrit comme « une vaste organisation d'aide, qui comme une foule d'autres, participait à l'ancrage, à la consolidation, à l'emprise de ce que l'on peut appeler la colonisation politique, culturelle, économique et sociale américaine ¹. »

LES ÉTATS-UNIS FACE À L'ÉLECTION D'ALLENDE AU CHILI

Après une longue carrière politique, Salvador Allende, membre fondateur du Parti Socialiste chilien, propose une transition socialiste dans la légalité et le respect des institutions, la « voie chilienne du socialisme ». Le 4 septembre 1970, à la tête de l'Unité Populaire, Salvador Allende remporte les élections présidentielles. Sa volonté de construire « une vraie démocratie qui sera l'affaire du peuple et non d'une minorité » passe par l'instauration de grandes réformes comme la nationalisation de secteurs-clés de l'économie au détriment des multinationales américaines implantées au Chili et d'une importante réforme agraire, expropriant des grands propriétaires.



Caricature de la doctrine Monroe par Louis Dalrymple (1905).

Le projet radical de Salvador Allende, d'inspiration marxiste-léniniste, provoque des peurs dans la société chilienne et aux États-Unis qui voient leurs intérêts économiques menacés. Le président Richard Nixon ne souhaite pas qu'Allende accède au pouvoir et demande à la CIA de tout faire pour l'en empêcher. Durant les 50 jours séparant l'élection de sa validation par le Congrès, l'oligarchie chilienne et les États-Unis, avec la CIA, instaurent une instabilité économique et un climat de peur pour empêcher, en vain, son accession au pouvoir. En octobre 1970, le principal soutien du président dans l'armée, le général René Schneider est assassiné. Tandis que la CIA met en place une stratégie économique entraînant la pénurie des produits de première nécessité, une grande grève patronale à l'automne 1972, fomentée par la droite chilienne et les États-Unis, paralyse le pays. Face à ces tentatives de déstabilisation, le gouvernement, dont le soutien populaire ne faiblit pas, appelle à l'unité.

Le mardi 11 septembre 1973, le gouvernement est renversé par un putsch, soutenu secrètement par les États-Unis. Une junte, composée des chefs militaires Augusto Pinochet, Gustavo Leigh, José Toribio Merino et César Mendoza, s'octroie les pleins pouvoirs et instaure une dictature pendant presque dix-sept ans.

¹ Costa-Gavras, *Va où il est impossible d'aller*, Seuil, Paris, 2018, p. 239.



Salvador Allende devient Président de la République du Chili.
© Biblioteca del Congreso Nacional.

Costa-Gavras, « cinéaste des droits de l'homme »¹

Konstantínos Gavrás (dit Costa-Gavras) naît en 1933 à Athènes. En pleine dictature des colonels, il quitte la Grèce à l'âge de 18 ans pour la France où il poursuit ses études à la Sorbonne puis à l'IDHEC. Il sera l'assistant de metteurs en scène comme Yves Allégret, René Clair ou encore Jacques Demy avant de réaliser son premier film **Compartment tueurs** en 1965. Mais c'est son troisième film, **Z**, co-écrit en 1967 avec Jorge Semprún, tourné en 1968, sorti en avril 1969 « tandis que les braises de mai 68 étaient bien rouges », qui marque sa singularité. C'est le début d'un cinéma engagé et politisé synchrone avec les mouvements contestataires de l'époque. Le film est acclamé comme une œuvre démocratique dénonçant les rouages et les manœuvres d'un régime fasciste. C'est un succès phénoménal qui dépasse le monde du cinéma.

Avant Costa-Gavras et **Z**, il n'y a pas en France de tradition de « grand cinéma politique ». Aux États-Unis, le cinéma n'a jamais reculé devant le fait politique que ce soit à des fins de propagande ou pour dénoncer les dérives de l'appareil politique. Dans les années 60 et 70, Arthur Penn, Alan J. Pakula, Sydney Pollack, Sydney Lumet ou encore John Frankenheimer composent une nouvelle génération de cinéastes prêts à en découdre avec le pouvoir et les sujets politiques.

Contrairement au film politique américain dans lequel le combat d'un ou plusieurs individus pour la vérité est toujours salvateur et garant de l'équilibre du système démocratique, il n'y a pas de rédemption possible ou de *happy end* dans le cinéma de Costa-Gavras. Il s'interroge sur l'essence du pouvoir et ses films « au-delà de toute idéologie, condamnent, d'un point de vue humaniste, les tares des sociétés dont les



Costa-Gavras (au centre) sur le tournage de *Missing*.



gouvernements reposent encore sur un système répressif² ». Ses films « traitent principalement de la dignité de l'Homme universel qu'il défend contre tous ceux qui de par le monde la bafouent » et « laisse le spectateur réfléchir sur le bien-fondé des faits qu'il présente³ ».

Le succès de **Z** enclenche alors « l'envoi incessant de livres, manuscrits, synopsis ayant pour sujets des assassinats ou des injustices politiques, la corruption ou diverses perversions, forfaitures, ou la duplicité, les trahisures, les enrichissements... Bref tout ce qui a trait au pouvoir et à ses dérives. ⁴ » Les procédés narratifs de son cinéma reposent sur les conventions du thriller, du film à suspense, et du procès à rebondissements, utilisant des comédiens connus du grand public (comme Yves Montand, Simone Signoret ou Jean Louis Trintignant) et des ressorts dramatiques fondés sur l'identification individuelle.

Son cinéma d'auteur est toujours en prise directe avec la réalité et avec la société : **Z** met à nu les mécanismes d'un régime fasciste, celui du régime des colonels en Grèce ; **L'Aveu** dénonce le spectacle d'un état totalitaire, la machinerie d'un procès truqué et les méthodes barbares des régimes communistes ; **État de siège** met en exergue l'impérialisme et le rôle des États-Unis dans la répression des groupes d'extrême gauche en Amérique Latine ; **Hanna K** relate la quête d'identité d'une femme en plein conflit israélo-palestinien ; et **Section spéciale**, la collabora-

tion de la justice française avec le régime nazi ou encore l'inaction du Vatican face à la Shoah dans **Amen**. Ses films plus récents comme **Le Couperet**, **Éden à l'ouest** ou encore **Le Capital** fustigent les tragédies engendrées par le système capitaliste.

Avec **Missing**, Costa-Gavras se rapproche des mouvements d'extrême gauche en pleine effervescence et affirme ses convictions politiques. Il rencontre le président Allende en 1971 lors d'un séjour au Chili. Soucieux du regard extérieur porté sur le Chili, le président lui propose alors de voyager quelques jours avec lui dans le pays « pour voir ce qui se passe, ce qui se fait, [et] dire en France et au monde que la démocratie au Chili existe toujours, qu'elle est voulue par tous, à commencer par lui-même »⁵. L'année suivante, celui-ci sera même d'une aide déterminante pour le tournage d'**État de siège** au Chili. Ainsi, raconter l'histoire de Charles Horman est aussi pour le cinéaste une manière de rendre hommage au président Allende. Le tournage de **Missing** est un temps envisagé en Espagne mais il sera finalement tourné à Mexico City et Acapulco. Le Mexique leur offre une grande liberté d'action avec des décors et une architecture très proches de ceux du Chili. Lors du Festival de Cannes en 1982, le film recevra la Palme d'or et Jack Lemmon le prix d'interprétation masculine.

¹ Michel Cieutat, « Costa via U.S.A ou le modèle sublimé », *CinémAction*, p. 120.

² Michel Cieutat, op. cit., p. 119.

³ Michel Cieutat, op. cit., p. 120.

⁴ Costa-Gavras, op. cit., p. 250.

⁵ Costa-Gavras, op. cit., p. 227.

Les Personnages

CHARLES HORMAN (John Shea) est un jeune journaliste freelance qui, comme de nombreux jeunes Américains idéalistes, est venu s'installer au Chili, attiré par l'expérience socialiste proposée par Salvador Allende (**Image 1**). Il rejoint un petit groupe d'Américains, avec ses amis **David Holloway** et **Frank Teruggi** (**Image 2**), qui assurent la publication d'un bulletin d'information – intitulé FIN (acronyme de source d'information nord-américaine en espagnol) – dont la mission était de rapporter les activités américaines sur le territoire chilien et le mouvement pacifiste aux États-Unis. Auteur de nouvelles, il dessine et travaille sur un film d'animation pour enfants. Le début du film est centré sur lui. Il revient de Viña del Mar, station balnéaire, avec son amie Terry. De retour à Santiago, une ellipse suggère sa disparition et le point de vue se déplace sur Beth, son épouse.

BETH HORMAN (Sissy Spacek), épouse de Charles et belle-fille d'Edmund, est restée à Santiago (**Image 1**). C'est elle qui signale la disparition de Charles et qui commence l'enquête auprès des autorités américaines. Lucide et courageuse, elle est rapidement consciente de la gravité de la situation.

EDMUND HORMAN (Jack Lemmon), le père de Charles est un homme d'affaires new-yorkais républicain, conservateur et adepte de la Christian Church (**Image 3**). Il arrive à Santiago avec une confiance totale en la justice et le gouvernement de son pays. Fervent croyant (une Bible dans la valise), il représente l'Amérique conservatrice, respectueuse de l'ordre établi, de la démocratie et du mode de vie de son pays.

KATE NEWMAN (Janice Rule), une journaliste new-yorkaise, rencontre Charles et Terry à l'ambassade américaine. Par la suite, elle va épauler Edmund et Beth dans leur enquête sur la disparition de Charles. Son personnage souligne le rôle parfois déterminant de la presse américaine dans l'information de l'opinion publique sur les cas de disparitions de personnes au Chili.

LES OFFICIELS AMÉRICAINS, personnalisés d'abord par des interlocuteurs au Département d'État à Washington qu'Edmund tente de mobiliser puis sur place au Chili par **l'ambassadeur américain** (Richard Venture), **Phil Putman** (David Clennon) du Consulat et surtout par l'énigmatique et trouble capitaine **Ray Tower** (Charles Cioffi),



1



2



3

officier de la Marine US et chargé de diligenter l'enquête sur la disparition de Charles. Ils ne semblent pas inquiets et se caractérisent par leur inaction.

Un pays sous le joug d'une dictature militaire

Le début du film s'ouvre au lendemain du coup d'état. Le Chili est plongé en plein chaos. À Santiago, l'aéroport est fermé, les contrôles dans les rues incessants et le consulat américain est vide. Dès leur arrivée au pouvoir, la junte affiche comme objectif « l'éradication du marxisme ». Les partis de gauche et les syndicats sont déclarés illégaux, les chambres sont dissoutes, le Congrès est fermé. Une répression sanglante s'abat sur le pays. Le film de Costa-Gavras, sous couvert de l'enquête, est une véritable immersion dans un pays soumis brutalement à l'arbitraire le plus totalitaire. Il met en scène une atmosphère d'inquiétude permanente rythmée par les couvre-feux, les coups de feu des militaires qui tirent à vue et les cadavres qui jonchent

les rues. Le film met en évidence les exactions d'une dictature militaire : autodafés, arrestations arbitraires, exécutions sommaires et fichages des opposants.



Une allusion est faite aux missions de recherche et de destruction (*Search and Destroy*), comme celles pratiquées dans la jungle au Vietnam, qui consistaient pour les troupes américaines à inspecter un territoire pour y débusquer les ennemis et les détruire. Une référence à la guerre du Vietnam qui rappelle que l'Asie fut aussi un terrain d'affrontement de la Guerre froide.

Au début du film, une scène constitue la métaphore de ce régime de terreur : un cheval blanc lancé au galop dans les rues de Santiago est poursuivi et traqué par une jeep de militaires qui lui tire dessus. Sous le regard de Beth, ce cheval symbolise la liberté évanouie du peuple chilien et présage l'arrestation et la disparition de Charles.

L'enquête d'un père face aux mensonges politiques

« Ce qui m'intéressait, c'était le personnage du père. Avant le drame, les relations avec son père étaient lamentables. C'est en découvrant le Chili, la pauvreté des habitants et la dictature militaire qu'il comprend qui était vraiment son fils. »¹

L'arrivée d'Edmund au Chili marque le début de l'enquête qu'il va mener avec Beth au cours de laquelle leurs relations vont évoluer. Dans un premier temps, ils représentent deux visions et deux générations que tout oppose. Ed se montre agacé par la méfiance de Beth, vis-à-vis des autorités américaines : « *Assez de délires paranoïaques contre le gouvernement ! J'en ai assez entendu de la bouche de mon fils.* »

Le père et le fils incarnent les divisions au sein de la société américaine des années 70 où règne un climat de confusion caractérisé par la montée des mouvements contestataires et un gouvernement empêtré dans les scandales politiques (Watergate, guerre du Vietnam...). Charles incarne la jeunesse en quête d'idéaux tandis qu'Edmund représente plutôt la « majorité silencieuse » du président Nixon. Un membre du Congrès questionne d'ailleurs Edmund sur les orientations politiques de Charles : « *Quelles sont les opinions de votre fils ? Libérales ou radicales ?* ». Cette question rappelle la définition très large du communisme aux États-Unis, où un *liberal*² peut être rapidement associé à un radical et donc

à un communiste. A priori, son fils est coupable. Puis à Santiago, il découvre la réalité du pays à travers les morgues et autres dépositaires (Images 4 et 5) où les cadavres s'entassent, le stade national transformé en prison et l'absence de réaction des autorités. Les entrevues avec l'ambassade américaine sont ponctuées de flash-backs montrant les événements que Charles a découverts à Viña del Mar et consignés dans son journal : la présence de nombreux officiels américains le matin du 12 septembre dans leur hôtel ; la rencontre avec Andrew Babcock « envoyé pour effectuer une mission qu'il vient de terminer » ; la présence du groupe militaire américain Milgroup ; la rencontre avec le colonel Patrick Ryan et ses liens avec l'armée chilienne (qui raconte avoir escorté « le général Huidobro aux États-Unis pour acheter des armes »), leur point de vue affirmé sur la crise des missiles à Cuba (« *si Kennedy avait envoyé plus de troupes, on n'aurait pas ce genre de problème ici* »)...

À l'image de la présidence Nixon et de ses mensonges politiques, les autorités américaines rejettent toute implication dans le coup d'état et plus tard dans la disparition de Charles. Pourtant la mise en scène suggère souvent le contraire puisqu'un portrait du président Richard Nixon trône derrière chaque bureau à Washington ou à Santiago. La présence tutélaire du président Nixon plane sur l'enquête et souligne un climat de sus-

picion envers les autorités (images 3 et 6). Ed et Beth finissent par se rapprocher (image 1). La méfiance entre eux cède bientôt place à une forte complicité animée par la volonté de connaître la vérité. Tout en se réconciliant avec son fils, les certitudes d'Ed vacillent (image 2). Il fait la découverte d'une Amérique qu'il ignorait ou qu'il ne voulait pas voir. Finalement, il apprend la vérité d'un conseiller économique de la Fondation Ford : l'exécution de Charles au stade national, deux jours après son arrestation. Dans un dernier face à face, l'ambassadeur esquisse un début de justification évoquant la protection des intérêts américains : « *Plus de 3 000 sociétés font affaire ici et représentent les intérêts américains. Ce qui m'intéresse, c'est de préserver un mode de vie.* »

Ray Tower pointe ensuite la curiosité de Charles assimilant implicitement les méthodes de la junte à celles de la Mafia : « *Supposez que j'aie dans votre ville à New York que je me mêle des affaires de la Mafia. Je finis noyé dans l'East River.* » (image 6)

L'histoire de Charles met en lumière les nombreux cas de disparitions forcées, la négligence des autorités américaines à l'égard de la sécurité de ses ressortissants sur place et jette l'opprobre sur les mensonges des officiels tout en levant le voile sur les opérations clandestines de la CIA en Amérique Latine.

¹ Interview, *Télérama*, 1982, hors-série.

² Aux États-Unis, le libéralisme est associé aux mesures de l'État providence du programme du New Deal du président Roosevelt et désigne les partisans du progrès social, de l'intervention de l'État au service des défavorisés, des pauvres et des opprimés.



SÉQUENCE-CLÉ [58'38 - 1'01]

L'arrestation de David Holloway et Frank Teruggi

Il s'agit d'une séquence dans laquelle Edmund, Beth et la journaliste Kate Newman rencontrent David Holloway qui leur raconte son arrestation avec Frank Teruggi. Leur discussion est entrecoupée de flashbacks. Elle constitue une étape charnière dans leur enquête tout en étant un condensé de l'évolution d'Edmund vis-à-vis de son fils et de l'enquête.

La séquence proposée s'ouvre sur un flashback, procédé régulièrement utilisé par le cinéaste pour articuler les diverses étapes des enquêtes cinématographiques constituées par ses films. Il met en scène l'arrestation arbitraire des amis de Charles, David Holloway et Frank Teruggi (porté disparu comme Charles), dans leur appartement par des militaires chiliens (image 1). L'arrestation est musclée, Frank est même frappé au ventre. Le plan suivant les montre menottés et entourés de policiers (image 2). Le transfert en camion vers le stade national est le prétexte pour exposer les exactions commises par les militaires dans le pays : un corps dans les rues de Santiago (image 3), puis un camion rempli de prisonniers (image 4), considérés comme des opposants comme eux.

Pour la première fois, la caméra du cinéaste entre dans le stade national (image 5). Ce stade ; où jadis Allende prononçait un discours de résistance en prévenant : « *Que cela soit clair, je ne reculerai pas. Qu'ils le sachent ! Je ne quitterai La Moneda qu'après avoir accompli le mandat que le peuple m'a confié !* » ; est devenu le cœur de la répression de la dictature militaire. En arrivant, les prisonniers y sont frappés ; Frank demande à parler à leur ambas-

sade sans succès. Ils sont conduits dans des files d'attentes menant à des bureaux d'enregistrement (image 6). Par la mise en scène, le cinéaste met en images les témoignages d'anciens prisonniers : « *il y avait deux files d'attente, que nous ne parvînmes pas à appeler autrement que "la file des vivants" et la "file des morts"* »¹. Le plan suivant suit le regard de David vers un long couloir au bout duquel des cadavres semblent s'entasser. Un officier chilien donne des consignes puis un prisonnier nu est alors cadré en gros plan puis emmené vers son exécution (image 7).

Le visage de David apparaît en plan serré et nous ramène au présent. Puis le plan s'élargit sur Edmund, Beth et Kate autour d'une table (image 8). David évoque les rumeurs de tortures tandis que Charles est dans un premier temps un peu circonspect, toujours confiant à propos de l'enquête officielle, et il pose des questions. Puis un coup de feu sert de raccord et fait basculer la scène brutalement vers le deuxième flashback. Détenus avec d'autres prisonniers entassés les uns sur les autres, David a peur tandis que Frank tente de le rassurer avec un peu d'humour (« *Tu n'es pas sortable. La prochaine fois qu'on se fait arrêter. J'y vais seul* »). Puis un soldat vient chercher Frank pour un interrogatoire. « *C'est la dernière fois que j'ai vu Frank* » dit David. À cet égard, le destin de Frank annonce celui de Charles. D'abord, parce que l'attitude et la réaction de Frank aurait pu être celle de Charles dans son auto-dérision empathique pour rassurer son ami et parce qu'il anticipe la funeste révélation pour Ed : la propre situation de son fils disparu, arrêté à son domicile, interrogé puis

exécuté dans le stade national. La séquence condense l'évolution et la position d'Edmund tout au long du film. Tandis que David évoque le dernier moment où il a vu Frank, Ed donne encore du crédit à la parole gouvernementale soulignant que « les affaires étrangères ont assuré qu'il a été libéré ». Il évoque même la possibilité qu'il se cache, aussitôt réfutée par Beth. Cadrés dans le même plan, la mise en scène souligne leur opposition caractéristique du début de l'enquête.

Ed cherche des explications à l'arrestation de Charles en évoquant leur participation à la revue FIN. L'occasion pour le père de redécouvrir son fils lorsqu'il apprend son investissement bénévole pour la revue. À la fin de la séquence, la prise de conscience d'Edmund est prégnante. Ému et cadré seul, face à l'évidence alors que David déclare à propos de Frank et implicitement de Charles : « *Il s'est volatilisé. Parfois, j'ai l'impression que l'on ne le reverra jamais* ». Le corps de Frank sera retrouvé et identifié par Beth et Edmund dans un dépositaire de fortune au milieu de nombreux autres corps anonymes. À partir de cette séquence, Ed devient plus directif et impatient face aux mensonges des officiels. Dans la scène suivante dans le bureau de l'ambassade, il demande à avoir accès au stade national et lance un bouleversant appel à l'aide sous le regard indifférent de l'ambassadeur : « *Mon fils est peut-être blessé, peut-être s'est-il fait torturer. Je ne sais pas. Je m'en fiche. Ce qui est fait est fait. Je pardonnerai à tout le monde. Je veux juste revoir mon fils ! Mon fils unique* ».

¹ Thomas Hauser, *Missing, porté disparu*, Éditions Ramsay, Paris, 1982, p. 116.





Épilogue de l'affaire Horman

Fidèlement adapté du livre enquête de Thomas Hauser, le film dénonce frontalement la complicité de la CIA dans la disparition de Charles et plus généralement son ingérence dans les affaires chiliennes. Par cette posture, Costa-Gavras provoque sa propre « tempête à Washington ». Le lendemain de la première projection officielle à Washington, le *State Department* publie une déclaration publique (de cinq pages !) pour démentir les faits montrés dans le film qu'il qualifie d'« inventés, manipulés et anti-américains ». Nathaniel Davis, ambassadeur américain en poste à Santiago à cette époque, et le consul Brady vont poursuivre le studio et le réalisateur en justice pour diffamation. Les deux seront déboutés de leurs plaintes.

Le Chili n'est jamais spécifiquement mentionné dans le film ce qui oblige le spectateur à penser à d'autres pays d'Amérique Latine. Certains sont même cités comme le Brésil ou la Bolivie où déclare se rendre ensuite l'officier Andrew Babcock, en mission spéciale, ainsi que la journaliste Kate Newman.

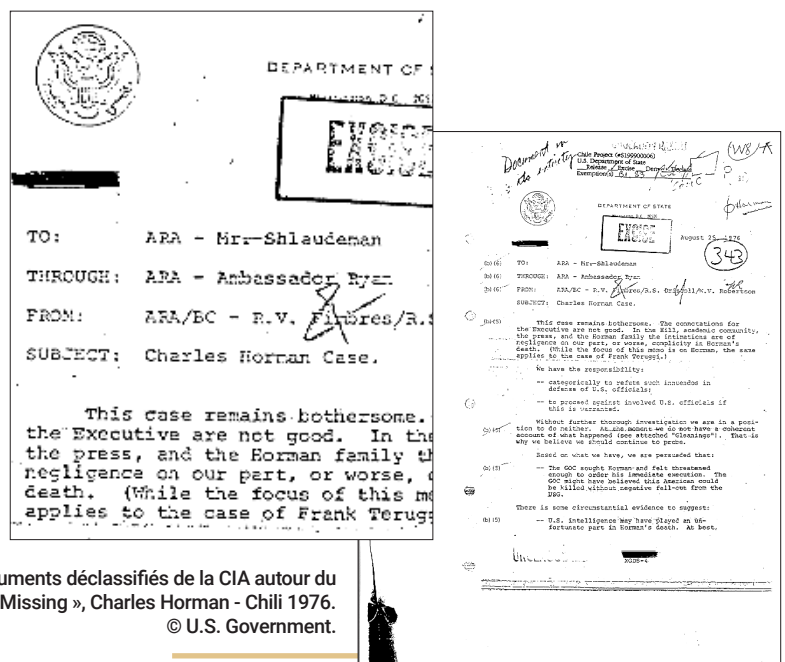
Comme le dit la voix off à la fin du film, de retour aux États-Unis, Edmund Horman et son épouse Elizabeth portent plainte contre 11 personnes (dont Henry Kissinger) avec quinze chefs d'accusations (notamment pour négligence, mort injuste, violation de la Charte de l'ONU...). Ils vont se heurter à la confidentialité de certains documents et seront déboutés. Le corps de Charles est ramené sept mois après, dans une caisse portant les lettres noires « Charles Horman de

Santiago » contre un règlement de 900 dollars réclamé à ses proches.

Joyce Horman (vrai patronyme de Beth) et les parents de Charles vont consacrer le reste de leur vie à la recherche de la vérité sur l'assassinat de Charles multipliant les recours en justice. Joyce devient un porte-parole des victimes de la dictature chilienne et crée une fondation, la *Horman Truth Foundation*. En octobre 1999, des documents confidentiels de la CIA sur le Chili sont déclassifiés. Dans un de ces mémorandum, la responsabilité américaine ne fait plus de doute : « Les renseignements américains pourraient avoir une part de responsabilité dans la mort de Charles Horman. Au mieux, elle s'est limitée à fournir ou

confirmer des informations qui ont aidé à motiver son assassinat par le gouvernement chilien. Au pire, les renseignements américains étaient au courant que le gouvernement surveillait Horman et ils n'ont rien fait pour prévenir les conséquences de la paranoïa du gouvernement chilien. »

En 1999, lorsque Augusto Pinochet est arrêté à Londres, Joyce milite activement en faveur de son extradition vers l'Espagne puis en décembre 2000 elle dépose une plainte contre l'ancien dictateur et d'autres militaires au Chili. Plainte qui aboutit à une longue enquête de dix ans menée par le juge Jorge Zepeda. Elle se conclue en 2011 notamment par les inculpations et les condamnations de Pedro Espinoza, officier des renseignements chiliens, et du capitaine Ray Davis (Ray Tower dans le film). Le premier est tenu pour responsable des deux meurtres, celui de Charles et de Frank, tous deux soupçonnés d'actions « subversives ». Le second a fourni des informations sur les deux Américains, considérés comme « liés à l'extrémisme politique », qui a conduit à leurs arrestations et à leurs assassinats. Les travaux de la Commission Church, constituée en 1975 à la suite de l'affaire du Watergate, révéleront également de nombreuses opérations clandestines opérées par la CIA en Amérique latine et notamment sa complicité avec l'armée chilienne dans l'assassinat du général René Schneider.



Documents déclassifiés de la CIA autour du cas « Missing », Charles Horman - Chili 1976.
© U.S. Government.

Des références pour aller plus loin



Bibliographie

· **René Prédal** (dir.), *Le Cinéma de Costa-Gavras*, CinémaAction, Éditions Cerf, novembre 1985.

Un numéro entièrement consacré au cinéaste franco-grec. De nombreuses analyses et interviews viennent éclairer son œuvre, son style et les thématiques récurrentes.

· **Lori Maguire et Cyril Buffet** (dir.), *Cinéma et Guerre froide, l'imaginaire au pouvoir*, CinémaAction, Éditions Corlet, 2014.

Cet ouvrage collectif montre comment le cinéma a participé pleinement à la Guerre froide et façonné l'imaginaire populaire à travers le monde entier. Voir en particulier le texte intitulé « Les Cinémas d'Amérique Latine : domination et rejet d'Hollywood ».

· **Costa-Gavras**, *Va où il est impossible d'aller*, Seuil, avril 2018.
Passionnantes mémoires du cinéaste retraçant sa jeunesse, sa vie d'« avant », et fourmillant de détails sur Hollywood, les acteurs, les tournages, comme sur le rôle majeur qu'il a joué à la Cinémathèque française. On y croise bien sûr des légendes, Luis Buñuel ou John Ford, des actrices et acteurs tels Romy Schneider, Jessica Lange, Jean Seberg, Jack Lemmon, Marlon Brando, John Travolta ou Dustin Hoffman. Mais plus encore, ce livre redonne vie à une magnifique famille de pensée et de cinéma.

Il évoque Yves Montand, Simone Signoret, Jorge Semprún, Salvador Allende, Arthur et Lise London, Chris Marker ou encore Romain Gary.

· **Thomas Hauser**, *Missing, porté disparu*, Éditions Ramsay, Paris, 1982.
Enquête minutieuse de Thomas Hauser, avocat devenu écrivain, témoignant du combat douloureux et interminable des parents de Charles. Publié en 1978 et nommé au prix Pulitzer, il a été écrit en collaboration avec la veuve de Charles, Joyce Horman ainsi que ses parents Edmund et Elizabeth.

· **Robert Brent Toplin**, *History by Hollywood, the Use and Abuse of the American Past*, University of Illinois Press, 1996.

L'historien Robert Brent Toplin explore dans cet ouvrage la façon dont Hollywood se réapproprie l'histoire américaine et analyse sa réinterprétation dans des films comme *Missing*, *Mississippi Burning*, *JFK*, *Sergent York*, *Bonnie and Clyde*, *Patton*, *Les Hommes du président* ou encore *Norma Rae*.

Filmographie

· *État de siège* de Costa-Gavras (1972).

À Montevideo en Uruguay, dans les années 70, les Tupamaros, guérilleros urbains de l'extrême gauche, kidnappent

trois fonctionnaires internationaux. Parmi eux, Philip Michael Santore, officiellement fonctionnaire de l'Agence pour le développement international (AID). Lors de son interrogatoire, il avoue appartenir à la C.I.A. et être chargé de former des policiers pour la lutte antiterroriste. Le personnage principal, interprété par Yves Montand, est inspiré du policier américain et agent du FBI, Dan Mitrione,

· *Salvador* d'Oliver Stone (1989).

En 1980, un journaliste, Richard Boyle (James Wood) part pour le Salvador faire la chronique de la dictature militaire, et couvrir l'assassinat de l'archevêque Mgr Romero. En formant une alliance avec des guérilleros, il va découvrir l'horreur d'une guerre civile ignorée par les

médias. Tout en travaillant dans ce contexte difficile, il va tenter de protéger sa petite amie salvadorienne et la faire sortir du pays. Ce film questionne le rôle du journaliste et l'exercice de son métier en tant de guerre.

· *Under Fire* de Roger Spottiswoode (1985).
Nicaragua, 1979. La capitale Managua est mise à feu et à sang par les combats qui opposent les révolutionnaires sandinistes aux troupes du dictateur Somoza. Les journalistes américains Russell Price, Alex Grazier et Claire Sheridan couvrent les événements au péril de leur vie. Ils prennent d'autant plus de risques que, bientôt, les circonstances les poussent à rompre leur devoir de neutralité. Ce film étudie la manipulation par l'image et les clichés du leader rebelle ne sont pas sans rappeler les dernières photos du Che Guevara.

Ressources en ligne

<http://www.hormantruth.org/>
Site de la fondation Charles Horman créée par Joyce Horman, sa veuve. Cette page retrace les diverses étapes du combat qu'elle continue de mener pour connaître la vérité sur l'assassinat de Charles. De nombreux documents, photographies et témoignages y sont disponibles.

Ciné-dossiers

- Mon ami Machuca
- No



Ciné-dossier rédigé par Frédérique Ballion, docteure en sciences politiques et spécialiste du cinéma américain.